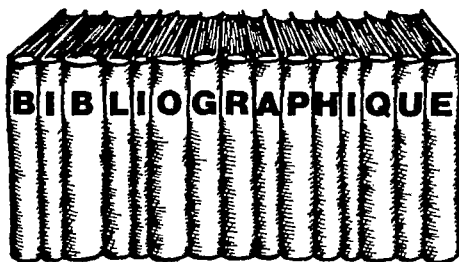


CHRONIQUE



INFORMATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

CULTURES AU PLURIEL

DEPESTRE (René) — *Bonjour et adieu à la négritude*. Paris, Robert Laffont, 1980, 257 p., bibliogr. (Chemins d'identité).

U TAM'SI / Tchicaya — *La main sèche*. Paris, Robert Laffont, 1980, 200 p. (Chemins d'identité).

Il n'est point besoin de présenter Tchicaya U Tam'si, dont ce recueil de onze récits confirme les qualités d'écrivain. Selon les propres termes de l'auteur, « *La main sèche* est le portrait à facettes d'un être qui se cherche une nouvelle identité de synthèse » : « Parce qu'en vérité, toute civilisation est une rencontre synchrétique de deux mondes, au moins, barbares l'un pour l'autre, barbares l'un et l'autre. Et cela produit de toute évidence un nouveau barbare si controversé en lui-même que c'est forcément un être tragique, fatal, parce qu'habité par deux morts, celles de deux mondes qui l'ont enfanté » (p. 8).

C'est également un problème d'identité que pose le Haïtien René Depestre, chez qui l'exil a nourri une réflexion parallèle, à bien des égards, à la critique, par certains philosophes africains, de l'ethnophilosophie : « (la notion de négritude) énonçait initialement une forme de révolte de l'esprit contre le processus historique d'avilis-

vement *négre*. Mais le concept de négritude, à mesure qu'on l'érigait en idéologie, voire en ontologie, devait prendre un ou plusieurs sens des plus ambigus jusqu'à offrir le paradoxe suivant : formulée pour réveiller et alimenter l'estime de soi, la confiance en leurs propres forces, chez des types servaux que l'esclavage avait ravalés à l'état d'animaux de trait, la négritude les évapore dans une métaphysique somatique. Loin d'armer leur conscience contre les violences du sous-développement, la négritude dissout *ses nègres* et *ses négro-africains* dans un essentialisme parfaitement inoffensif pour le système qui dépossède les hommes et les femmes de leur identité » (p. 82). [J.-F. B.]

FERRO (Marc) — *Comment on raconte l'Histoire aux enfants à travers le monde entier* — Paris, Payot, 1981, 316 p. Bibliogr. Index (Aux origines de notre temps).

Co-directeur des *Annales* — la célèbre revue des historiens français — Marc Ferro entreprend une œuvre salubre de relativisation. Convaincu que « l'image que nous avons des autres peuples, ou de nous-mêmes, est

l'existence entière », il part des récits, des fêtes, des manuels scolaires et des films pour dégager les variantes qui modèlent les « histoires » d'une société à l'autre, mais aussi au sein d'une même société. Car « pour chaque nation ou presque, se superposent ou se confrontent aujourd'hui plusieurs histoires ; (...) la mémoire collective et l'histoire officielle s'affrontent ainsi en une véritable épreuve de force qui témoigne sans doute mieux que les travaux des historiens, des problèmes que pose l'histoire ». Entreprise urgente que celle de Marc Ferro : « contrôler la passé aide à

ne soulignera jamais assez la filiation de la terreur entretenue par les compagnies coloniales de l'avant-guerre à, par exemple, celle de l'empire centrafricain, et l'on ne peut sans doute pas comprendre les horreurs de Ngaragba ou de Bérengo si l'on ne garde pas en mémoire « les atrocités (de) la prison de Boda », où un informateur de Gide dit avoir « vu mourir par suite de sévices dix hommes en un seul jour » (p. 105). Entrepris avec insouciance et pas mal de naïveté, le voyage tourne soudain au cauchemar : « Impossible de dormir. Le "bal" de Bambo hanta me quit (...). Décevais

après l'angoisse de la sylvie centrafricaine, les inquiétudes du voyageur pour la santé de Dindiki, le petit animal qu'il ramène vers l'Europe, sont un tantinet ridicules. Par ailleurs, le prétendu anticolonialisme de l'auteur s'en prend plutôt à l'exploitation forcée à laquelle se livrent les compagnies et au sadisme de tel ou tel fonctionnaire qu'au principe même de la colonisation ; bien au contraire, il en appelle à l'administration éclairée du gouverneur, vante à de nombreuses reprises les mérites des commandants de cercle, se félicite de contribuer par son comportement à « regagner ce peuple à la France » (p. 171), s'émeut de ce que « le prestige du blanc a singulièrement fléchi depuis quelques années au Tchad » (p. 254).

Ce faisant, Gide assume sa propre culture dans ce qu'elle a de plus exécutable et abonde en mots malheureux. Déplorant de ne pas avoir lu avant son départ l'œuvre de Levy-Bruhl, il confirme *a posteriori* les thèses de celui-ci et remarque que « ces gens (sont) incapables d'établir un rapport de cause à effet » (p. 112). En outre, dit-il, « il faut certes s'intéresser aux indigènes, les aimer, mais s'ils sentent la faiblesse chez celui qui commande (et la bienveillance trop apparente sera toujours considérée par eux comme un manque d'énergie), le Chef cessera vite d'en être un à leurs yeux » (p. 254). Gide ne veut point non plus « faire le noir plus intelligent qu'il n'est », mais il constate que « sa bêtise, quand elle serait, ne saurait être, comme celle de l'animal, que naturelle » (p. 359) ; sots, ces gens le sont d'ailleurs à l'évidence « dès qu'il s'agit d'inventer un geste nouveau » (p. 307). Et de se plaindre : « Rien de plus lassant que ce mode de locomotion lorsque les tipoyeurs ne sont pas supérieurement dressés » (p. 139). Racisme ? Bien sûr, mais surtout l'épouvantable mesquinerie, l'hideux délire d'un milieu social en rupture duquel Gide prétend pourtant s'insérer : « C'est devant tous nos porteurs, devant les habitants inconnus des villages, que nous laissons traîner

les menus objets, les plus tentants pour eux et dont le vol serait le plus difficilement vérifiable — *ce que certes nous n'aurions jamais osé faire en France* — et rien encore n'a disparu » (p. 128-129, souligné par moi). Ou ces regrets : « Je rate trois coups de fusil contre des oiseaux bizarres que j'aurais bien voulu voir de près » (p. 128).

C'est pourtant le même homme qui écoute attentivement la musique du crû et conclut que « nos chants populaires, près de ceux-ci, paraissent grossiers, pauvres, simples, rudimentaires » (p. 291), qui s'émerveille des qualités de ses serviteurs — « auprès de ces noirs, combien de blancs ont l'air de goujats » (p. 233) —, qui impute au comportement des blancs, précisément, les extrémités de coercition auxquelles se croit acculé le système colonial — « Quel art diabolique, quelle persévérance dans l'incompréhension, quelle politique de haine et de mauvais vouloir il a fallu pour obtenir de quoi justifier les brutalités, les exactions et les sévices ! » (p. 219) — et qui a la lucidité de faire des remarques comme celles-ci : « (...) partout et toujours c'est de la bêtise des nègres que l'on parle. Quant à sa propre incompréhension, comment le "blanc" en aurait-il conscience ? » (p. 359), ou encore : « A Reï, comme Marc s'appête à filmer, l'interprète nous demande s'il est vrai qu'il y ait en France des gens qui descendent du ciel avec des ailes ? (C'est ce qu'on a cru bon de montrer aux indigènes de Garoua dans une séance cinématographique). Je rapporte ceci comme exemple de la bêtise, non certes des indigènes, mais de celui qui a choisi le film susceptible de provoquer de telles questions » (p. 395).

C'est bien sûr par cette oscillation incertaine entre sa propre culture et l'altérité des civilisations rencontrées que Gide continue de nous intéresser, voire de nous toucher. La « gidianisation » des paysages équatoriaux à laquelle il se livre ne doit, par exemple, pas seulement prêter à sourire, car elle est parabolique d'une pesanteur que nous subissons nous aussi,

en des termes à peine transposés : « Le "Grand Marigot" est admirable (...). Cette sorte de grand marais, que l'on traverse sur d'étroites passerelles de lianes et de branches, écarte une forêt pas très haute ; des plantes d'eau le couvrent, inconnues pour la plupart ; d'énormes arums dressent leurs cornets entr'ouverts et laissent paraître un secret blanc, tige de pourpre sombre ; tiges aux cannelures épineuses (...). Quelques fleurs enfin : des balsamines mauves et d'autres fleurs qui rappellent les épilobes de Normandie. J'avance dans un état de ravissement et d'exaltation indicibles (...) Chaque fois que le paysage se forme, se limite et tente de s'organiser un peu, il évoque en mon esprit quelque coin de France ; mais le paysage de France est toujours mieux construit, mieux dessiné et d'une plus particu-

consacrer l'essentiel de ses pages à l'école occidentale de celle-ci : l'école andalouse, saisie dans sa relation à l'Orient, au Maghreb et à l'Europe du Moyen Age, et, surtout, le répertoire classique maghrébin, celui des *nûbât*. Il s'agit d'une étude scientifique dont la précision comblera le spécialiste et, par-delà, le musicien soucieux de s'initier à cette tradition. Mais son érudition ne rebuttera pas pour autant le profane seulement préoccupé de se frotter à une culture autre, car M. Guettat ne répugne pas à la polémique et s'attache à défendre une thèse, celle de la spécificité de la musique classique maghrébine, de son irréductibilité aux musiques persane, grecque ou hispanique, et de sa contribution à la culture des troubadours de l'Europe moyenâgeuse. Sans compter que le travail de l'éditeur est remarquable et sert admirablement le

en Afrique sont nombreux et signalons l'excellente lettre « qu'aurait pu écrire » un Beninois à Paris sur l'opéra comme dernier avatar de la

des qualités latentes que recélait celui-ci » (p. 20-22). On se persuadera aisément de la fécondité d'une telle vision des choses, qui permet de met-

SENGHOR (Leopold Sedar) — *Cant de la negritudo* (Chants de la négritude) — Choix et traduction de Hugues-Jean de Dianoux, Toulon, L'Astrado, 1980.

La publication d'un grand texte étranger dans une langue dominée (ici l'occitan) constitue toujours à sa manière un événement. Par-delà les explications anecdotiques que l'on peut en donner, pareille publication met en jeu tout un ensemble de corrélations — besoins, désirs, résistances, blocages, etc. — dont il vaut la

Senghor et la provençalité mistralienne, pour en souligner les similitudes et, éventuellement, les apports et les enrichissements réciproques. Mais on s'interrogera sur les simplifications que ce rapprochement suppose et, jusqu'à un certain point, favorise. A l'évidence, la conception mistralienne de la provençalité (ou de l'occitanité, cela revient à peu près au même) aboutit, au fond, à une occultation des processus historiques, à leur réduction à l'état de parenthèses au sein d'un « être » social et culturel immobile. La vision de la Provence des années 1850-1900, qu'élabore Mistral tout au long de son œuvre, transpose ainsi la question de l'appar-

sur la valeur sur un plan plus général, celui, notamment, des idéologies de l'« identité culturelle » dans leur rapport avec le devenir des sociétés qui les engendrent. Un fait, parmi d'autres, attire l'attention : le voisinage, sur une même double page, de la langue des poèmes de Senghor et de celle utilisée pour leur traduction occitane. Le français des *Chants de la Négritude*, accordé aux grandes expériences poétiques contemporaines (Saint-John Perse, Aimé Césaire), révèle la conquête et l'expérience d'une certaine forme de modernité, qui prend en charge le retour à soi du poète en le pétrissant d'actualité. L'occitan, dans sa version provençale, lui fait écho sur un ton très différent,

qui mériterait une étude approfondie : celui d'une langue littéraire empruntée pour l'essentiel aux œuvres de Mistral lui-même et qui, de son modèle, ne retient que la modernité des choses, non des mots et de la syntaxe. Dans ce décalage, dans cette distance ininterrompue, il est possible de deviner la présence de quelque chose qui va bien au-delà des simples et inévitables divergences individuelles : une appréhension autre des pratiques linguistiques et culturelles, qu'il ne serait certainement pas inutile de questionner à travers les multiples constructions qui la définissent contradictoirement (négritude, provençalité, francophonie, etc.). [P. G.]

L'AFRIQUE PAR LES LIVRES

BOURGI (Robert) — Le général de Gaulle et l'Afrique noire, 1940-1969 — Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1980, 515 p.

Ce volumineux ouvrage revêt trop souvent un caractère de panégyrique peu compatible avec les exigences de l'analyse critique. Dans la première partie de son travail, l'auteur tente de montrer à travers de longs développements sur l'implantation des Forces françaises libres en AEF et sur la Conférence de Brazzaville (organisée en 1944 pour discuter de l'avenir de l'empire colonial français) qu'elles ont représenté « un jalon important dans le processus d'extinction de l'ère coloniale ». Allant plus loin, Robert Bourgi n'hésite pas à affirmer que le processus de décolonisation, qui en Afrique sub-saharienne française prend fin en 1960, dénote la réalisation d'objectifs propres au général de Gaulle « depuis la Conférence de Brazzaville ». Soutenir ce point de vue relève d'un acte de foi lorsque l'on sait (l'auteur connaît les textes puisqu'il les cite) que les participants

à la Conférence de Brazzaville (présidée par Pleven, commissaire aux colonies du Comité français de libération nationale) affirmaient sans nulle ambiguïté dans leur résolution finale que la « constitution éventuelle, même lointaine, de self-governments dans les colonies est à écarter ». Étant donné la nature de cette conférence on ne saurait sérieusement objecter que le général de Gaulle n'était pas en accord avec une telle prise de position.

Dans les quelque cent vingt pages qui font l'originalité de son travail, R. Bourgi montre excellemment que c'est parmi les « planteurs jaloux de leurs privilèges et inquiets de leur avenir » que le Rassemblement du peuple français recrute ses soutiens en Afrique, à la fin des années quarante. L'intérêt de l'ouvrage tient ici à la documentation fouillée et jusqu'alors inédite que l'auteur utilise pour mettre en lumière la formation en Afrique de réseaux de soutien dont les militants sont étroitement associés à la lutte contre le RDA en Côte-d'Ivoire, l'UPC au Cameroun et le MDRM à Madagascar (dans ce der-

nier cas, R. Bourgi nous apprend ainsi que des gaullistes protesteront vivement contre la décision de Vincent Auriol de grâcier les chefs du MDRM condamnés à mort). La thèse de Bourgi, selon laquelle il existe une « antinomie (...) entre la doctrine coloniale du général de Gaulle et les idées qu'avaient la plupart des troupes du RPF en matière de décolonisation », n'en est pas pour autant convaincante. On constate avec surprise que l'auteur ignore totalement le revirement qui fera décider au général de Gaulle d'accepter à la fin de l'année

queront les particularités de la mentalité des Africains de la génération de Bandoeng et des indépendances, et cela explique en partie les échecs rencontrés par la politique française dans les anciennes colonies à partir de 1962 ». Quels ont été ces échecs et surtout quelle fut la politique française en Afrique ? Ce sont des questions auxquelles on eût aimé avoir quelque élément de réponse compte tenu du titre de l'ouvrage. [D. B.]

du Mali vers l'indépendance dans le cadre du maintien de rapports étroits avec la France, alors qu'il avait refusé à la Guinée une telle alternative un an auparavant. La pensée du général de Gaulle sur l'Afrique, si elle a le mérite et le génie d'être pragmatique, n'a pas eu celui d'être originale. Ceci apparaît clairement dans l'analyse minutieuse qu'en a faite Patrick Quantin dans *Les méandres d'un discours fleuve : le cas de la représentation de l'Afrique noire dans les discours de Charles de Gaulle* (Bordeaux, CEAN, 1978).

Après avoir analysé ce qui paraît

président. De Charles de Gaulle à Valéry Giscard d'Estaing — Paris, Presses Universitaires de France, 1980, 199 p.

Les quelques dizaines de pages que Samy Cohen consacre à Jacques Foccart, Secrétaire général à la Présidence pour les affaires africaines et malgache, puis à son successeur, René Journiac, apportent une information de grande qualité sur leurs rôles respectifs dans l'élaboration de la politique africaine de la France. La documentation est précise, le ton dépassionné, ce qui contribue à éclairer les

sur la question ou de reproduire des discours académiques connus. Ce choix explique pourquoi 14 des 18 articles réunis dans ce volume portent sur des questions précises et ponctuelles en privilégiant, soit un domaine particulier des relations franco-africaines (coopération militaire, assistance technique, services secrets), soit un seul produit ou un seul projet (l'uranium, les cultures de « contre-saison », l'aménagement du fleuve Sénégal), soit un seul pays (Centrafrique, Tchad, Zaïre, Afrique du Sud). La plupart de ces mini-dossiers sont rédigés de façon claire et concise par des spécialistes chevronnés apportant des informations valables et d'actualité.

Seuls les premiers articles, rédigés respectivement par René Dumont, Claude Meillassoux, Yves Benot et Edmond Jouve, ont une portée plus générale en essayant de cerner l'ensemble des relations franco-africaines. C'est sur ce point que le dossier est le plus faible. Les contributions de Dumont et de Meillassoux sont excellentes, mais traitent du pillage économique de l'Afrique en général, alors que les deux articles consacrés à la politique française restent quelque peu superficiels. Par conséquent, la spécificité de l'impérialisme français par rapport à celui des autres grandes puissances est insuffisamment mise en lumière et l'on ressent le manque d'une présentation ou d'une conclusion pour dégager les grandes lignes ressortant d'un ensemble d'études valables, mais parfois disparates. L'on peut regretter aussi de ne pas trouver dans ce dossier une analyse approfondie des erreurs, des bavures et des volte-faces qui ont caractérisé la diplomatie française en Afrique au cours des dernières années (Libye, Tchad, Centrafrique). Ce sont là les quelques faiblesses d'un dossier qui représente néanmoins un bon outil de travail. [R.-B.]

LE GUENNEC-COPPENS (Françoise)
— *Wedding customs in Lamu* —
Nairobi, The Lamu Society, 1980.
58 p. 111, Bibliogr. (40 *shillings kenyans*. *The Lamu Society*, P.O. Box 45916, Nairobi, Kenya).

Sous la forme d'une brochure de vulgarisation plaisamment illustrée, Françoise Coppens présente une description ethnographique minutieuse des rites de mariage pratiqués dans l'île de Lamu. Ces cérémonies, proches par bien des côtés de celles qui se déroulent dans l'ensemble du monde arabomusulman, affirment néanmoins, en ce qui les différencient des « règles » les plus générales, l'existence et la survivance d'une culture swahili (d'une culture *kiamu* — de Lamu — faudrait-il peut-être dire ici) originale. Abordées par une femme, du côté des femmes, elles ouvrent sur un monde féminin complexe, différencié où la soumission aux autorités (du sexe, de l'âge) n'exclut pas la préservation d'un domaine et d'une personnalité propres. Ces quelques pages font souhaiter que la thèse de l'auteur, portant plus généralement sur les femmes de Lamu, puisse être bientôt publiée. [D. M.]

NUSCHELER (Franz), ZIEMER (Klaus)
— *Politische Herrschaft in Schwarzafrika: Gesichte und Gegenwart* — München, Verlag C.H. Beck, 1980, 200 p. Bibliogr.

Est-il utile de faire le compte rendu d'un livre allemand dans une revue française ? Non, dans la mesure où la plupart des lecteurs français n'ont pas les connaissances linguistiques nécessaires pour se reporter à l'ouvrage en question, même si la critique en est élogieuse. Oui, cependant, quand il s'agit d'un livre qui n'a pas son équivalent en français. Signaler l'existence d'un ouvrage étranger nous permet alors de prendre conscience d'un manque à pallier dans la littérature francophone.

Politische Herrschaft in Schwarzafrika de Franz Nuscheler et de Klaus Ziemer est une introduction systéma-

